

d' / da

PARCOURS /
ARCHIPLEIN

GRAND ENTRETIEN /
PAUL CHEMETOV

EXPOSITION /
BIENNALE DE VENISE
CARLO AYMONINO

RÉALISATIONS /
FRANK GEHRY
SANAA

TECHNIQUES /
LA NOUVELLE VIE
DES REVÊTEMENTS
DE SOL

DOSSIER / MOEX :
PARTAGER LE PROJET
DE LA CONCEPTION
À LA RÉALISATION





© Brigitte Lucombe

Être architecte

Entretien avec Paul Chemetov

par Richard Scoffier, le 6 juillet 2021

Nous voici au 4, square Masséna dans le 13^e arrondissement : une imbrication de constructions anciennes et modernes. L'entretien n'aura pas lieu dans l'atelier, dont la très belle structure métallique conçue avec Marc Mimram vient d'être classée au patrimoine du XX^e siècle : des collaborateurs continuent de s'y affairer. Nous prenons un petit escalier tapissé de diplômes, de prix, de lettres de remerciement et de distinctions diverses avant de pénétrer dans une grande pièce très claire, dominée par une bibliothèque contenant les publications de notre hôte.

D'A : POUVEZ-VOUS REVENIR SUR VOTRE PARCOURS ?

Je suis né en France, fils d'intellectuels russes du XIX^e siècle. Mon père était un socialiste révolutionnaire mais, ironie de l'histoire, il a combattu du côté de l'Armée blanche... Il s'est retrouvé à Sébastopol à la fin de la guerre civile et a embarqué comme soutier sur un navire pour quitter sa terre natale. Le bateau a accosté en Tunisie où il a vécu quelque temps, puis il a rejoint la France.

Ingénieur-chimiste de formation, il dessinait remarquablement bien et il est devenu un graphiste et un illustrateur reconnu. Il avait parfaitement intégré les innovations stylistiques des avant-gardes constructivistes mêlant lettres et couleurs pures. En témoignent les ouvrages *Chacun sa maison* pour le Père Castor ou *Le Soldat de plomb* d'après Andersen pour les éditions Sirvin, mais surtout des collages d'une qualité technique et d'une invention remarquable, très proches de ceux de Max Ernst...

D'A : C'EST PAR VOTRE PÈRE QUE VOUS AVEZ PU APPROCHER LES SUR-RÉALISTES ?

Mon père, au début de la guerre, nous avait mis à l'abri à Châteauroux ma mère et moi. Un des amis de mes parents y était secrétaire général de la préfecture. Mon père est venu nous rendre visite en mai 1940, mais l'offensive allemande l'a empêché de repartir. Nous avons donc passé toute la guerre ensemble à Châteauroux. Nous n'allions pas au cinéma et nous n'écoutions pas la radio dans un pays occupé et soumis à la censure. Notre seule échappatoire était la lecture. Heureusement un cousin nous a fait parvenir l'essentiel de notre bibliothèque parisienne, riche notamment de la première édition de la *Recherche* de Proust. Et dans celle d'un ami de mes parents, qui était substitut du procureur de la République, je suis tombé sur l'œuvre de Prévert qui n'était pas éditée mais ronéotée. Enfin, j'ai épousé la fille de Philippe Soupault. De ses amis, j'étais le seul à savoir qui était son père. D'ailleurs, après

la guerre, peu de gens se souvenaient des *Champs magnétiques*. Soupault était aussi un journaliste, un homme de radio, nommé à la tête de Radio Tunis par le gouvernement du Front populaire, condamné à mort par le régime de Vichy puis libéré par lors du débarquement américain en Afrique du Nord.

Toutes ces histoires, celle de mes parents, celle du père de Christine, sont hantées par la question d'échapper à l'occupant ou à la police, à la déportation ou à la mort, et de fuir en avant toujours plus loin. Elles rendent compte de disparitions et de rencontres, de grandes angoisses et de moments de grâce. Ainsi, mes parents ont-ils été arrêtés en juin 1941, mon père étant russe, ma mère étant juive, puis libérés par une commission de criblage. Leurs amitiés préfectorales avaient dû jouer... Ces histoires constituent pour les gens de mon âge un monde de références qui est resté peu compréhensible par les générations suivantes, notamment celle de l'année 1945, celle des Lion, Nouvel ou Portzamparc. Eux ont certes connu les guerres coloniales et mai 1968, mais pas l'Occupation et la répression aveugle et sanglante.

D'A : C'EST À CAUSE DE CETTE VIOLENCE ORIGINALE QUE VOUS TIRIEZ AU PISTOLET DANS VOTRE ATELIER DES BEAUX-ARTS ?

J'ai tiré, c'est vrai, sur les lampes de la soupenle, les balles passaient à quelques centimètres des têtes. Mais je me suis calmé depuis longtemps. Par contre j'ai gardé cette liberté de parole que vous évoquiez avant que notre entretien ne commence. Mon fils Alexandre me reproche souvent de donner mon avis sur tout, notamment sur des choses qui excèdent mon domaine de compétence. Mais c'est peut-être, comme vous le suggérez, dû au sentiment d'être un rescapé.

D'A : SAVIEZ-VOUS, À LA FIN DE VOS ÉTUDES SECONDAIRES, CE QUE VOUS VOULIEZ FAIRE PLUS TARD ?

Rentré à Paris après la guerre, j'ai obtenu un premier accessit au concours général de philosophie et je me destinai à enseigner cette matière. Mais mon père pensait que ce n'était pas un métier en cas d'immigration. Il me voyait plutôt exercer comme lui une activité indépendante de la maîtrise d'une langue. Il m'a envoyé chez un conseiller d'orientation scolaire qui lui a dit que j'avais toutes les capacités d'être architecte, d'entraîner une équipe.

Aujourd'hui, après des années et des années de pratique, je ne me sens chef de rien du tout. Et quand je vois des architectes qui ont des agences de 100 personnes et plus, j'ai du mal à comprendre comment ils font pour diriger de telles armées...

« Ces histoires hantées par la question d'échapper à l'occupant ou à la police, à la déportation ou à la mort, et de fuir, constituent pour les gens de mon âge un monde de références qui est resté peu compréhensible par les générations suivantes »

« Mon fils Alexandre me reproche souvent de donner mon avis sur tout, notamment sur des choses qui excèdent mon domaine de compétence. C'est peut-être dû au sentiment d'être un rescapé »

« Je ne me sens chef de rien du tout. Et quand je vois des architectes qui ont des agences de 100 personnes et plus, j'ai du mal à comprendre comment ils font pour diriger de telles armées... »



Ci-dessus : le catalogue de l'exposition « La Modernité, un projet inachevé », organisée par Paul Chemetov en 1982 dans le cadre du Festival d'Automne pour répondre à « Présence de l'Histoire » présentée l'année précédente.

D'A : COMMENT SE SONT PASSÉES VOS ÉTUDES À L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS ?

Je suis entré dans l'atelier d'André Lurçat, qui a rapidement quitté l'école. Il était à la fois moderniste et communiste et les projets de ses étudiants étaient systématiquement refusés par les patrons des autres ateliers. Il a fini par demander à Pierre Vivien, qui était comme lui membre du Front national des architectes, de le remplacer. Après Vivien, je suis passé dans l'atelier de Guy Lagneau où j'ai rencontré Bernard Laffaille, un ingénieur de génie qui m'a beaucoup marqué, puis j'ai terminé mes études chez Guillaume Gillet chez qui j'ai travaillé avant de présenter mon diplôme.

Un diplôme que j'ai d'ailleurs dû repasser, à cause d'une insolence envers un membre du jury. J'ai été recalé et il m'a été demandé, avec une certaine cruauté, de redessiner intégralement toutes mes planches. À l'époque il fallait rendre 16 m² de papier.

L'École de beaux-arts, c'était un lieu sidérant d'inculture et de bêtise avec son hymne *Le Pompier*, que pour un rien les étudiants entonnaient en chœur. Mais l'École de beaux-arts, c'était aussi une liberté de parcours et l'apprentissage du travail en commun.

D'A : VOTRE ENGAGEMENT POLITIQUE DATE-T-IL DE CETTE ÉPOQUE ?

Non, j'avais adhéré aux jeunesses communistes à la libération de Châteauroux en août 1944. Je suis rapidement devenu un responsable, puis on m'a trouvé trop enflammé et j'ai été tout aussi rapidement écarté.

En rentrant à Paris, j'avais perdu tout contact avec ce milieu. Mais j'avais gravé une faucille et un marteau sur un porte-mine. Et un jour l'un de mes camarades d'atelier me demande si je suis communiste et si je suis adhérent au parti. Je réponds oui à sa première question et non à la seconde : il me rétorque aussitôt que l'on ne peut pas être l'un sans l'autre. J'ai cessé d'être un militant après les événements de 1968 et l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Armée rouge. Je suis resté au Parti communiste jusqu'aux années 1980, avant de devenir un compagnon de route. J'ai été lié à ce parti pendant une quarantaine d'années. Je reste un habitant de la planète Marx. J'ai été façonné par les lectures de Walter Benjamin et des philosophes de l'École de Frankfurt. Elles font partie intégrante de ma culture.

D'A : UNE FOIS DIPLÔMÉ, COMMENT ÊTES-VOUS ENTRÉ DANS LA VIE PROFESSIONNELLE ?

Je suis d'abord entré dans au CETAC, un BET dirigé par René Sarger, qui avait succédé à Bernard Laffaille après sa mort prématurée. C'était l'ingénieur du pavillon de la France conçu par Guillaume Gillet pour l'Exposition universelle de 1958 à Bruxelles. Puis j'ai rejoint l'AUA...

Il n'y avait pas de concours à l'époque. Notre projet

pour la Villeneuve de Grenoble, par exemple, était une commande directe. Mais d'une manière générale, nous n'obtenions que les miettes que nous laissaient les architectes installés et bien en cour. Je me souviens que l'un d'entre eux, auquel on proposait 1000 logements à Évry, les a refusés, presque offusqué, en répondant : « Évry, c'est loin et 1000 logements, ce n'est pas assez. »

Il faut se rappeler que Labourdette a construit presque 10000 logements à Sarcelles. Pour des architectes comme Stoskopf ou Zehrfuss, l'unité, c'était 1000 logements. Cela n'empêchait pas certains d'être en d'autres circonstances d'excellents praticiens. Comme l'a montré Zehrfuss à l'Unesco, mais il ne faut pas oublier qu'il a aussi Clichy-sous-Bois à son actif.

L'AUA, c'était un milieu fraternel où nous nous partageons les projets. Ainsi après que l'agence ait reçu la commande d'un théâtre en Tunisie, Jean Deroche et moi avons réalisé à Hammamet un amphithéâtre de plein air, ouvert sur la mer. Autre exemple de ces temps, Pierre Gangnet qui n'avait pas de travail est passé nous voir et il est reparti avec un programme de 100 logements que l'on nous proposait à Saint-Quentin-en-Yvelines. Il y avait une telle rapidité entre la commande et la réalisation... Je ne me souviens même pas avoir demandé un permis de construire, nous concevions et à la suite nous exécutions.

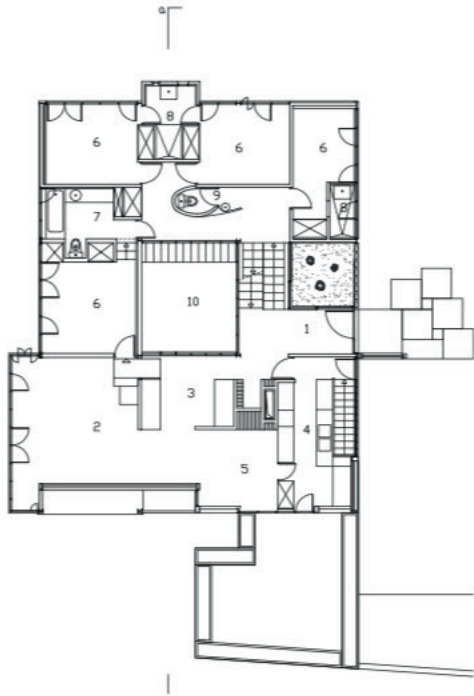
D'A : IL Y A PARFOIS UNE CERTAINE IRONIE DANS VOS PROJETS...

Oui, certainement pour la façade sud des logements à Saint-Ouen, qui font face au périphérique et dont les balcons dessinent avec leurs garde-corps des files de voitures à l'arrêt. Ou les escaliers des logements que j'ai construits dans le quartier des Morins à Antony, dont les volées ont été coulées dans les coffrages des colonnes de Bofill.

Certains de mes amis, qui ont vu ma vidéo présentée dans l'exposition du Pavillon de l'Arsenal « La beauté d'une ville », m'ont fait remarquer que je n'arrêtais pas de jouer avec les mots. C'est vrai que je ne peux pas m'empêcher de faire des jeux de mots, même dans les situations les moins appropriées. C'est sans doute un défaut de mon caractère. L'ironie peut en blesser certains. Mais l'architecture, même si elle ne peut entièrement s'y réduire, reste un langage avec lequel on peut toujours librement jouer...

D'A : ON SENT AUSSI L'IMPORTANCE ACCORDÉE À LA MATÉRIALITÉ.

Oui, le vrai problème, c'est celui de la matérialité. Et ce problème en France est assez peu abordé... D'ailleurs les Suisses disent : « En France on construit un dessin, en Suisse on dessine une construction. » Pourtant même le très académique Julien Guadet disait que la construction est le but et le moyen de l'architecture. Et si vous regardez attentivement les bâtiments du XIX^e siècle en flânant dans Paris, vous vous apercevrez qu'ils sont tous remarquable-



© Archives Jacques Schalit



Ci-dessus : plan et vue de la Maison Schalit (Paul Chemetov et Jean Deroche, 1965-1967). Conçue autour d'un patio, la maison vient épouser un terrain en pente en conjuguant doubles hauteurs et demi-niveaux.

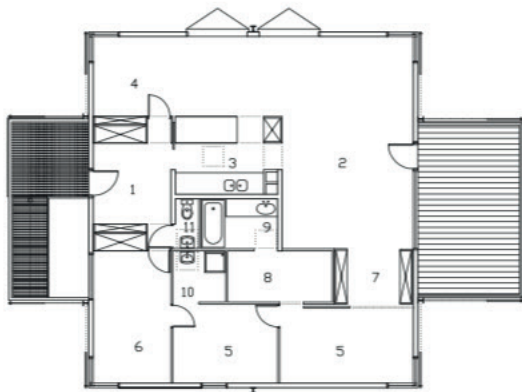
Ci-contre : *Chacun sa maison*, un livre illustré

par Chem et édité par le Père Castor.

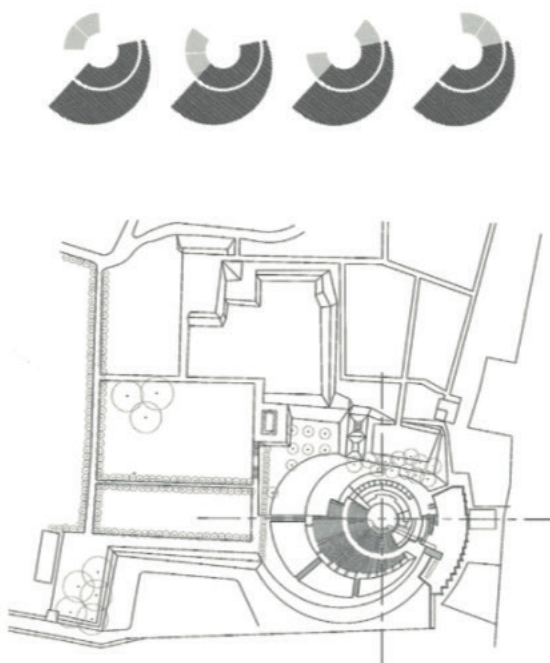
Ci-dessous : plan et vue extérieure de la Maison Sterckeman (1972). Des parpaings bitumés s'enchâssent dans un exosquelette en Corten sur lequel viennent se suspendre un perron

et une terrasse. À l'intérieur les espaces s'organisent autour des pièces humides éclairées zénithalement :

1. entrée, 2. séjour,
3. cuisine, 4. repas,
5. chambre, 6. séjour des enfants, 7. coin travail,
8. dressing, 9. salle de bains, 10. salle d'eau,
11. toilettes.

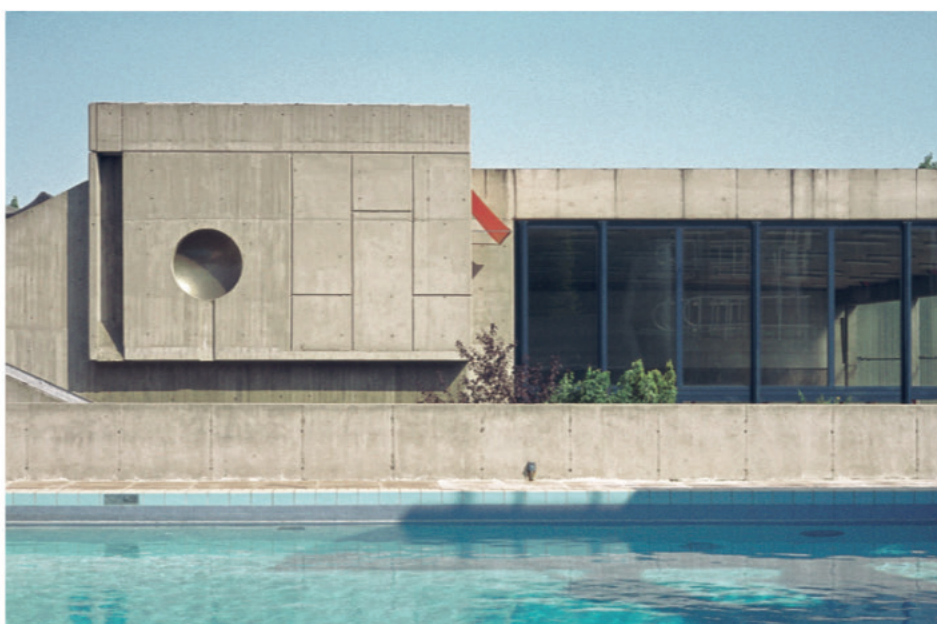


© Archives Paul Chemetov



DR © Archives Paul Chemetov

« Je continue à diriger une petite agence d'architecture. Qu'est-ce que je ferais sans elle ? Je ne me vois pas, par exemple, marchant sans but avec une canne à pommeau d'argent le long des canaux de Venise... »



© Archives Paul Chemetov

ment construits... Il y avait un savoir-faire de chantier qui n'existe plus aujourd'hui. J'ai travaillé à côté du groupe scolaire Karl-Marx de Lurçat quand j'ai construit la piscine de Villejuif et Jean-Louis Cohen, qui avait réhabilité cette école, me disait que tout avait été construit à partir d'une douzaine de plans. Les différents corps de métier qui ont participé à la réalisation de ce chef-d'œuvre ont exécuté ces partitions à la perfection. Ils savaient comment les tapis en caoutchouc pouvaient se retourner en plinthe, comment une menuiserie s'insère dans une maçonnerie... La vraie question, c'est toujours comment un mur, une isolation, un plafond, une fenêtre et un volet roulant s'assemblent parfaitement les uns aux autres.

D'A : MAIS COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS L'ARCHITECTURE ?

C'est une façon d'être, une façon de vivre. Et c'est même devenu ma seule raison de vivre... Tous mes copains de l'AUA qui ont pris leur retraite sont morts assez rapidement. Mes articulations me font souffrir, mais ma tête et mes mains ne sont pas touchées. Je continue à diriger une petite agence d'architecture. Qu'est-ce que je ferais sans elle ? Je ne me vois pas, par exemple, marchant sans but avec une canne à pommeau d'argent le long des canaux de Venise...

D'A : VOUS AVEZ AUSSI TOUJOURS ÉCRIT...

Jean-Louis Cohen, qui me connaît mieux que personne, dit que ma correspondance est plus intéressante que tout ce que j'ai pu construire. J'écris à tout bout de champ : pour dire ce que je pense des bâtiments, ce que je trouve intéressant, parfois aussi comment ils auraient dû être construits. Mes projets sont peut-être aussi ces lettres et les livres que j'ai écrits...

D'A : POURQUOI VOUS COMBATTEZ ?

L'architecte est un intellectuel qui doit prendre parti dans les débats qui agitent son époque.

D'A : C'EST POUR CELA QUE VOUS AVEZ ORGANISÉ L'EXPOSITION « LA MODERNITÉ, UN PROJET INACHEVÉ » EN 1982 ?

Un projet inachevé car inachevable... Après « Présence du passé » à la Salpêtrière en 1981, qui reprenait en partie la « Strada Novissima » présentée à l'année précédente à la Biennale de Venise par Paolo Portoghesi pour lancer le postmodernisme, j'ai répondu par cette exposition en reprenant le titre d'un article d'Habermas paru dans la revue *Critique*. Mais les architectes que j'avais sélectionnés ne représentaient pas une tendance précise : il y avait par exemple Tadao Ando, Henri Ciriani, Aurelio Galfetti, Henri Gaudin, Richard Meier, Rafael Moneo, l'Atelier de Montrouge et Roland Simounet, Álvaro Siza, Luigi Snozzi. C'étaient des personnalités porteuses de projets singuliers. Le temps a justifié ce choix. La même année, Jean Nouvel est lui aussi entré dans le débat avec l'exposition « La Modernité ou l'esprit de temps » dans le cadre de la Biennale de Paris.



© David Boreau

Page de gauche, en haut : théâtre de plein air de Hammamet (Paul Chemetov et Jean Deroche, 1964), plan et vue extérieure.

En bas : stade nautique de Villejuif (1969).

Ci-dessus : Atelier d'architecture (Paul

Chemetov et Borja Huidobro, 1986-1989). Cette construction métallique conçue avec l'ingénieur Marc Mimram vient s'immiscer entre deux pavillons existants avec lesquels elle communique. Elle se poursuit en sous-sol grâce à un ingénieux système de mezzanines.

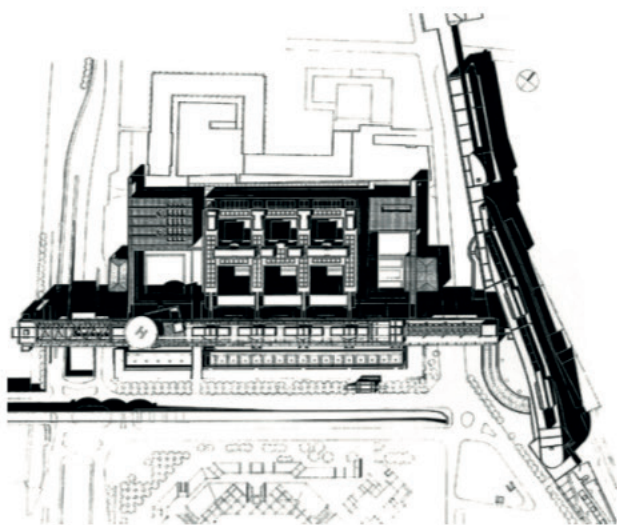
Ci-dessous : immeuble rue de l'Épée-de-Bois (1967), vue extérieure. Un collage urbain à la Max Ernst : sur le socle d'un édifice, resté inachevé depuis la Première guerre mondiale, vient se hisser un petit immeuble de onze logements, dont celui de l'architecte.



© Paul Chemetov



© Archives Paul Chemetov



Ci-dessus, de haut en bas :
ministère de l'Économie et des
Finances (Paul Chemetov et
Borja Huidobro, 1982-1989).
Vue de la grande rue intérieure et
plan-masse qui montre comment

la barre s'articule aux différents
réseaux de mobilité – aérien,
fluvial et routier – et raccorde entre
elles, en passant parfois au-dessus
des voies, les autres parties de
l'équipement.

« Ce qui reste le plus symptomatique de tout ce que j'ai pu faire, c'est le Muséum d'histoire naturelle, une intervention sur l'existant »

D'A : PARMIS TOUS LES BÂTIMENTS QUE VOUS AVEZ RÉALISÉS, QUEL EST CELUI QUE VOUS PRÉFÉREZ ?

Je ne peux pas vous répondre. On aime tous ses enfants. Mais ce qui reste le plus symptomatique de tout ce que j'ai pu faire, c'est le Muséum d'histoire naturelle, une intervention sur l'existant. Je siège à la commission du Vieux Paris et j'assiste à chaque séance à des débats houleux entre les conservateurs mimétiques et ceux qui pensent que l'ancien est le nouveau ce n'est pas la même chose, un des principes de la Charte de Venise.

Ainsi tout ce que nous avons apporté au musée peut être démonté et retiré, tout est réversible... Lorsque nous avons creusé au milieu de l'existant pour enterrer les salles d'exposition temporaires en sous-sol, nous avons exhumé des fondations en meulière dont nous ignorions l'existence puisqu'elles n'étaient pas répertoriées sur les plans. Une fois encore ces fondations témoignaient du savoir-faire des ouvriers et des entreprises qui les avaient parfaitement exécutées alors qu'elles étaient destinées à rester invisibles.

Nous avons choisi un slogan avec René Allio : « l'allusion, pas l'illusion » – encore un jeu sur les mots – pour ne pas tomber dans la disneylandisation, qui menace toujours ce type de programme où l'on cherche à apprendre tout en distrayant. C'était un homme d'une richesse incroyable, à la fois décorateur de théâtre, scénographe et cinéaste. J'avais auparavant construit avec lui le théâtre de plein air de Hammamet et nous avons longtemps travaillé ensemble pour Roger Planchon sur un nouveau théâtre à Villeurbanne. Un projet qui n'a jamais abouti...

D'A : OUTRE RENÉ ALLIO, VOUS AVEZ CÔTOYÉ DE NOMBREUSES PERSONNALITÉS TRÈS DIFFÉRENTES...

J'ai souvent été aussi un go-between, j'ai toujours pris beaucoup de plaisir à rapprocher les gens, comme des fils électriques, pour voir si des étincelles parvenaient à jaillir... J'ai fait venir Bofill en France pour qu'il participe avec l'AUA au concours d'Évry. Le responsable de la ville nouvelle m'avait demandé de monter une équipe internationale. J'avais repéré Riccardo Bofill au moment de la réalisation du Barrio Gaudí à Reus, près de Tarragone. Il était alors un jeune architecte moderniste avec un penchant presque cubiste. Mais à peine arrivé en France, comme il était un véritable constructeur, il a tout de suite saisi la puissance des grandes entreprises de béton ainsi que la nostalgie d'un pouvoir régalien qui continue de nous hanter depuis la mort de Louis XVI. Il a rapidement inventé le

concept extrêmement porteur de « Versailles pour le peuple » et nos chemins se sont séparés...

Avec Jean Deroche, nous nous sommes mis au service d'Oscar Niemeyer pour lui permettre de réaliser dignement le siège du Parti communiste à Paris. Mais il faut toujours parler de Niemeyer et de Prouvé, qui est l'auteur du mur-rideau sans lequel ce bâtiment ne serait rien... Niemeyer disait que c'était l'un de ses meilleurs projets. C'est vrai que nous avons pensé et dessiné les moindres détails, ce qui n'est pas vraiment le cas de tous ses autres projets. Mais comme Le Corbusier, il avait des traits de génie. Ainsi comme rien n'était rien prévu pour les extracteurs qui occupaient la toiture-terrasse, il est venu et a dessiné des rochers pour les masquer : un fragment de paysage brésilien d'où l'on peut avoir des vues stupéfiantes sur la capitale. Il a aussi fait découper au marteau-piqueur la dalle de la toiture pour créer des patios en forme de pianos à queue, qui sont très clairement lisibles à travers les murs-rideaux en verre fumé et en renforcent la transparence.

D'A : VOUS QUI AVEZ CONNU L'OCCUPATION, LA VIOLENCE, VOUS QUI TIRIEZ AU PISTOLET À L'ENSBA, COMMENT VOYEZ-VOUS LE MONDE D'AUJOURD'HUI ?

Avec la pandémie, avec le confinement, chacun a pris son stylo pour affirmer que demain ne sera plus comme hier. Mais je me demande si nous ne sommes pas abusés par ce sentiment de temps réel, d'immédiateté porté par le monde numérique. Il n'y a pas de futur ni de présent sans passé. Je suis intimement persuadé que, demain, c'est en partie hier et c'est déjà aujourd'hui. La vie sur terre ne va certainement pas s'arrêter, mais quand on voit les températures en Sibérie, les feux de forêts au Canada, les coulées de boue au Japon, on peut penser que celle des hommes est très sérieusement menacée.

C'est pour cela que je trouve aussi exemplaire la démarche de Lacaton & Vassal, d'Encore Heureux ou d'Alexandre Chemetoff. Elle est fondée sur le juste prix des choses : pourquoi dépenser 36 millions quand on peut en dépenser seulement 18 ? Ça ne veut pas dire le retour à l'âge de pierre, simplement moins de gaspillage. L'économie ce n'est pas l'avarice, c'est une attitude éthique.

Je ne pense pas que l'architecture seule sauvera le monde mais je pense que chacun, à son niveau, qu'il soit architecte, cordonnier ou cuisinier, peut y contribuer. Il suffit de bien exercer son métier, d'utiliser des matériaux, des ingrédients disponibles à proximité et d'éviter de dépenser inutilement. ■



© Dahlia Suchy

Ci-dessus : la patinoire de Saint-Ouen (1975-1979), sait se soulever au-dessus de son parking pour mieux se brancher directement sur le réseau routier et se présenter comme une infrastructure.

Ci-dessous : Muséum d'histoire naturelle (Paul Chemetoff et Borja Huidobro, 1994), la Grande Galerie de l'Évolution, scénographiée par René Allio.



© Olivier Wogenscky